

III

D'Usongo à Ikungu. — Stanley et Emin- Pacha.

14 octobre. — D'Usongo à Niyawa, quatre heures. — De Niyawa à Usungwisi, trois heures.

Nous levons le camp à six heures moins un quart et nous nous rendons à Ikuru où nous trouvons le mtémi et le contingent fourni par Niyawa déjà prêts à partir. Mintinginia nous fait présent de dix chèvres et moutons qu'il pousse lui-même dans le sentier ; il rattrape les bêtes qui s'échappent, et cela nous donne l'occasion d'admirer combien il est encore agile en dépit de son âge. Il est de très bonne humeur et semble un brave homme, malgré les guerres fréquentes qu'il fait. Il nous accompagne ainsi environ dix minutes, puis il donne ses ordres concernant notre guide, et nous souhaite bon voyage et bon retour.

Nous marchons alors trois heures et demie à travers la broussaille, dans la direction du Sud-Sud-Est, cherchant à gagner Niyawa, en compagnie des gens de ce district qui rentrent chez eux. Niyawa dépend aussi de Mintinginia et c'est un manangua (chef de village) de ce pays qui doit nous servir de guide jusqu'à Ikungu.

Arrivés près de Niyawa, nous fûmes accueillis par une bruyante salve de coups de fusil, tirés en l'honneur de la victoire. Les guerriers Niyawas y répondirent, mais comme ils avaient oublié de retirer les balles de leurs fusils chargés sur le lieu du combat, le sifflement des projectiles inspira une terreur effroyable à nos guerriers Usukumas ; nous dûmes attendre à l'abri que le sifflement suspect cessât ; c'est-à-dire que tous les fusils fussent déchargés, et alors seulement nos gens osèrent continuer à marcher vers Ikuru (le chef-lieu). Nous nous assîmes non loin de là sous d'énormes baobabs afin de contempler l'étrange spectacle de la réception des guerriers.

De nombreuses troupes de femmes, parées d'étoffes rouges et venues de tous les villages, s'approchèrent des vainqueurs qui marchaient en rangs serrés. Elles les accueillirent avec un bruyant cri d'allégresse, puis chacune ayant cherché son mari, son père ou son frère, lui soulevait les mains avec un bruyant et joyeux « lé lé lé ! », et l'accompagnait jusqu'à la maison où l'attendaient un bon repas, du pombé et des danses. Devant la porte du chef-lieu se trouvait la gori, première femme de Mintinginia à Niyawa (ii en a partout), entourée de toute la population féminine du village. Lorsque le manangua, lieutenant de Mintinginia, fit son entrée, de bruyantes acclamations l'accompagnèrent. Nous nous rendîmes, nous aussi, à un tembé, celui du Mzimu, l'asile des esclaves fugitifs, afin de réclamer du manangua qui y résidait le guide qu'on nous avait prôné⁸. Il le fit appeler aussitôt et nous offrit du pombé.

Pendant ce temps les fêtes pour la réception des guerriers étaient terminées à Ikuru, et nous y allâmes saluer la gori, qui est un peu moins grosse et plus jeune que celle d'Usongo.

Nous la trouvâmes causant joyeusement avec les femmes dont la plupart dansaient ; il n'y avait pas de larmes à essuyer comme on aurait pu s'y attendre après une expédition même victorieuse ; toutes les têtes chéries qui avaient affronté les dangers étaient revenues couvertes de lauriers. Seul un Ruga-Ruga de Mintinginia était tombé ; les Masaï, qui avaient pris la part la plus active à la lutte, avaient perdu deux hommes. Chez la gori nous dûmes bon gré mal gré nous résigner à boire un grand pot de pombé, du reste très rafraîchissant par l'intense chaleur de midi, puis immédiatement après avaler chacun une grandealebasse de lait. Nous faisons notre devoir de notre mieux quand un terrible coup de fusil tiré à terre nous enveloppa d'un épais nuage de poussière et de fumée. C'était notre guide qui nous annonçait ainsi son arrivée. Étant convenus avec lui que nous partirions à deux heures, nous allâmes retrouver nos gens. Ils étaient occupés à préparer leur repas, mais nous n'avions nul besoin de manger, bien que nous fussions sur pied depuis cinq heures et demie, et qu'il fût midi.

Le pombé frais, où la farine n'avait pas été épargnée, et la grande quantité de lait que nous avions bue nous avaient complètement rassasiés.

Nous attendîmes notre guide jusqu'à une heure et demie, tandis qu'un grand nombre de guerriers considéraient ma carabine, sans qu'aucun d'eux, toutefois, se permît de me la demander. Mintinginia l'avait examinée le matin même, sans exprimer le moindre désir de la posséder ; personne n'osa donc faire ce dont le chef s'était abstenu. Le guide nous déclara que la crainte de son maître le décidait seule à nous accompagner dès aujourd'hui jusqu'à Usungwisi, car il n'était rentré chez lui que le matin. Nous avions dit à Mintinginia que nous voulions être à Usungwisi aujourd'hui même, et il avait donné l'ordre de nous y mener avant ce soir et de nous faire atteindre Ikungu dans les quatre jours suivants. Le manangua chargé de nous accompagner ayant déjà refusé de le faire pour Stanley, en arguant de la nécessité de sa présence à la guerre, il ne pouvait plus se risquer maintenant à agir contre les ordres de Mintinginia.

Nous partîmes donc à deux heures, vers le Sud-Est, nous écartant de la grande route des caravanes Nyanza-Tabora pour atteindre le Mgunda mkali par une route plus courte que celle de l'Unyanyembé. Le Niyawa est encore assez peuplé et possède assez d'eau dans les petites dépressions de terrain. La population est un peu moins belliqueuse que celle de l'Usongo.

Au bout d'une demi-heure nous atteignons le péro, la frontière. On y est en train d'abattre sans ménagements et de brûler une forêt pleine de bon bois de construction. Dans cinq ans le Niyawa sera aussi pauvre en bois que l'Usongo. Dans tout l'Unyamnézi, du moins aussi loin que j'ai pu voir, il n'y a plus nulle part de hautes futaies. Le nègre abat et brûle les grands arbres, qui rendraient tant de services, pour cultiver du sorgho dans le sol ainsi enrichi de la forêt. Dans dix ou quinze ans, quand ce sol aura vieilli, une autre partie boisée y passera, tandis que la première se couvrira d'une épaisse broussaille dans laquelle les arbres de rapport, plus grands et plus utiles, mais poussant plus lentement, ne peuvent réussir.

Nous atteignons Usungwizi vers cinq heures et nous nous installons dans le premier tembé que nous rencontrons. Peu à peu, à mesure qu'augmentait la distance entre eux et les Wahumbas, nos porteurs avaient repris courage. Le soir ils étaient de bonne humeur, dansaient et chantaient une chanson composée pour la circonstance par Mwa Kilala, un d'entre eux.

— « Nous avons fermé la porte, mis ordre à nos affaires, dit adieu à nos femmes et à nos amis ; nous allons à la côte pour entendre les cloches de Bagamoyo, et voir les hommes du sultan blanc, qui a grugé la côte. Le chemin est long et Ruga-Ruga est caché dans la broussaille, mais nous ne craignons rien. Le maître nous nourrit, donc nous resterons forts, et la carabine du maître a de bonnes balles. Courage donc, Bukumbis, réjouissez-vous ; nous allons entendre les cloches et voir les hommes du grand sultan, qui a grugé la côte. » Combien de temps ils chantèrent ainsi, je l'ignore ; la mélodie assez agréable, mais un peu monotone et qui se répétait sans cesse, nous avait vite endormis.

15 octobre. — D'Usungwizi à Kitambalalé, trois heures et demie.

On nous dit que le chemin est long et que nous avons un grand pori à traverser ; aussi nous partons dès cinq heures et quart. Pendant une heure environ nous traversons des champs de sorgho et nous voyons un certain nombre d'assez grands villages, ce qui nous donne une idée de la population. Puis nous entrons dans la forêt, dont la lisière est naturellement ravagée à plaisir. Seuls les gigantesques baobabs trouvent grâce devant ce vandalisme. Un peu plus loin, nous trouvons des cantons de beau bois, de « miningas » et de « mkosas » ; mais quand je dis « forêt », il ne faut pas se représenter une forêt vierge des tropiques. Les arbres, assez clairsemés, ont rarement un tronc s'élevant à plus de 6 mètres ; sauf les inutiles baobabs (je veux parler de leur bois, qui n'est bon à rien), l'on ne voit presque nulle part une masse de feuillage dépassant 15 mètres.

Le sol est couvert d'une herbe maintenant desséchée. Dans une semblable forêt on peut circuler partout sans être arrêté par les plantes grimpantes, comme c'était le cas, par exemple, dans la forêt de Mosamba sur le Bas-Congo, ou dans celles des rives du Congo français près de Kwamouth. Là se trouvent partout des arbres montant jusqu'à 20 mètres et dont les cimes sont reliées l'une à l'autre par un véritable réseau de lianes.

Après avoir marché trois heures et demie vers le Sud-Est nous atteignons Kitambalalé, dont le mtémi Mwana Ntombolo ne reconnaît plus la suzeraineté de Mintinginia; Usungwizi, au contraire, dépend encore de l'Usongo. L'Ikuru (capitale) du Kitambalalé est formée d'un grand tembé; il y a en outre quelques autres villages, mais nous y trouvons peu de provisions. Mwana Ntombolo est un grand Nemrod ; surtout un grand chasseur d'éléphants ; demain il part pour la chasse, et pratique aujourd'hui des dawas (sortilèges) pour y être heureux.

Nous apprenons que Stanley s'est arrêté un jour ici ; de plus il a passé la nuit à Niyawa, de sorte que sur son avance de cinq jours nous en avons déjà rattrapé deux, et qu'il ne lui en reste plus que trois. Nous lui envoyons des messagers pour l'informer à Ikungu de notre arrivée.

En visitant le village, j'ai vu un tisserand à son travail. Le métier, dont on trouve quelques échantillons à Unyamnézi, se compose de quatre pieux solidement enfoncés en terre et entre lesquels la chaîne était tendue. Celle-ci était collée avec de la bouse de vache sur les deux barreaux transversaux ; la rangée de fils inférieure était tirée en haut par la rangée supérieure afin de pousser la trame au travers avec une longue baguette. Cette trame était ensuite serrée avec une mince latte contre la partie déjà tissée. Le tisserand fabrique ainsi assez lentement une grossière cotonnade de 2 mètres de long sur 1m,20 de large.

Comme sur toute notre route, sous la couche de terre (terreau et humus), on ne trouve que le granit, l'eau a une coloration laiteuse et quelques sources sont amères.

16 octobre. — De Kitambalalé à Mtoni, trois heures et demie. De Mtoni à Mto Mapiringa, quatre heures.

A cinq heures vingt-cinq minutes nous quittons Kitambalalé. La population qui, à vrai dire, n'a pas été très prévenante pour la caravane, ne l'a pas gênée non plus. En peu de temps nous voilà de nouveau dans le pori. Le nègre n'a pas encore pu tout détruire ; nous trouvons par endroits de hautes futaies, parmi lesquelles apparaissent les verts mkoras. Tous les autres arbres sont déjà dépouillés de feuilles. Après avoir marché pendant trois heures et demie vers l'Est-Sud-Est à travers un terrain onduleux dont la pente court vers le Nord-Est, nous atteignons une vallée dans laquelle nous trouvons un peu d'eau et observons les traces d'un campement de Stanley. Cette dernière remarque surtout nous fit plaisir, car nous avons ainsi rattrapé encore un jour. Nous restons dans cet endroit jusqu'à onze heures et quart pour laisser à nos gens le temps de faire cuire leurs aliments, puis nous repartons et atteignons à une heure quarante minutes une jolie petite plaine fertile, entourée de blocs de granit comme d'une fortification naturelle.

C'est là habitaient autrefois les Wanabihis, de la famille des Wanamuézi dont une partie se trouve encore plus au Nord de notre route et à qui appartient aussi Kitambalalé. Nous nous reposons un peu sous un arbre superbe, avec une couronne de feuillage magnifique et une ombre épaisse, le plus beau que j'aie vu depuis le lac. Un de nos gens nous raconte comment les anciens habitants de ce petit pays furent attaqués et chassés par le père de Sike, le mtémi d'Unyanyembé, et s'établirent alors quelques milles plus au Nord.

Après un court repos nous suivons vers le Sud une chaîne de collines granitiques, ii travers une sorte de broussaille épineuse et désagréable que l'on trouve partout où le sol a été autrefois cultivé. A trois heures trois quarts nous atteignons le lit de la rivière Mapiringa. Ce nom signifie : cavernes ; mais je n'ai pu en découvrir aucune, et notre guide ne put me renseigner à ce sujet. En revanche il nie recommande expressément de ne pas tirer sur les nombreux babouins (singes) qui, peuplent les collines et les rochers de granit, car ce sont les gardiens de l'eau, et si je les chasse elle tarira sûrement.

Un babouin n'étant pas un morceau bien friand, je n'ai pas de peine à nie rendre à ses désirs. Près de la rivière nous trouvâmes tout un bois de palmier « borassus », espèce qui, à 6 ou 8 mètres du sol, présente un renflement considérable, puis, reprenant son épaisseur normale, produit un tronc élevé de 10 à 15 mètres. Nous creusons dans le lit du fleuve au même endroit que Stanley, et nous trouvons de l'eau en quantité suffisante, mais de mauvaise qualité. Cependant « l'eau la plus mauvaise est celle que l'on n'a pas, car celle là on ne peut absolument pas la boire. » On trouve dans ce pays la confirmation de ce proverbe arabe, lorsqu'on voyage comme nous à la fin de la saison sèche.

Ayant déjà marché près de huit heures, nous ne tardâmes pas à chercher l'emplacement de notre camp; mais si nous croyions pouvoir dormir tranquilles, nous avions compté sans les habitants du pays.

Ce fut une bande singes qui commença, puis vint s'y mêler l'horrible hurlement de deux léopards, et vers dix heures retentit un peu dans le lointain un sourd rugissement qui fit trembler nos ânes et nos chèvres. Le roi des déserts arrivait. Le terrible rugissement se rapprochait de plus en plus, on lui répondait d'un autre côté, et vers minuit nous pûmes entendre et admirer tout un concert de lions. Une troupe de ces, animaux s'était réunie dans le lit du fleuve, à l'endroit, distant seulement de quatre-vingt à cent pas, où nous avions creusé pour avoir de l'eau ; d'autres, attirés par nos ânes et nos" chèvres, rôdaient autour de notre campement, mais nos grands feux les tenaient en respect. Lorsque les rugissements devinrent par trop forts, je tirai au jugé du côté de l'eau ; le bruit les fit taire un instant, mais ils recommencèrent aussitôt. Une seconde balle, mieux dirigée, s'approcha trop sans doute de leurs majestés animales, car le rugissement se tut pendant dix minutes et nous ne l'entendîmes plus ensuite que très loin, ce qui nous permit de dormir encore quelques heures.

Nos ânes aussi, qui s'étaient glissés sous un buisson d'épines, reprirent courage, mais ils n'osèrent de toute la nuit entonner leur chant habituel.

17 octobre. — Du into Mapiringa au mto Mwala, cinq heures et demie.

Nous partons avant le lever du soleil et marchons pendant cinq heures et demie vers le Sud-Est, traversant la plaine d'Ibembélé, qui est tantôt nue et tantôt couverte d'une broussaille d'acacias épineux. Cette plaine s'étend vers le Nord jusque dans la région d'Uthia, et va rejoindre la plaine Mayonga. A la saison des pluies elle est sous les eaux comme cette dernière, et l'on peut à peine la traverser, les rivières Mapiringa et Mwala n'ayant qu'une très faible pente. Près du Mapiringa nous rencontrons dans le voisinage du camp de Stanley une tombe Fraîche, couverte de feuilles de palmier ; c'est celle d'une Soudanaise morte dans cet endroit. Nous atteignons le Mwala vers onze heures et demie, mais par une route différente de celle que Stanley avait choisie, et d'ailleurs plus courte.

Sur les bords de la rivière se trouvent beaucoup de palmiers, qui forment çà et là de véritables fourrés dans lesquels on ne peut pénétrer. De nombreux troupeaux d'antilopes peuplent la contrée ; ce sont de petites espèces, surtout des « palas » et des « swalas ».

Au matin, près d'une mare, dix lions se montrèrent aux chasseurs indigènes qui s'y tiennent presque constamment. Ces chasseurs nous apprirent aussi que Stanley avait campé un peu plus au Sud que nous, au pied de la chaîne de collines dont nous avons longé le versant nord depuis le Mapiringa. Mais nous en étions toujours restés éloignés de quelques kilomètres, tandis que la route de Stanley passe au pied même.

L'après-midi je m'éloignai un peu et abattis une « pala » (antilope)- Mais elle se releva, et mon second coup ayant raté, elle put m'échapper. Mardiani, un Zanzibarite, qui avait aussi quitté le camp, accourut à moi hors d'haleine et me raconta qu'il avait trouvé dans un fourré de palmiers voisin, sept lions endormis, trois grands et quatre petits.

L'étourdi, armé d'un fusil Gras, essaya de tirer sur eux à trente pas, mais ses cartouches déjà vieilles étaient détériorées ; le premier et le second coup ratèrent, et alors un vieux lion, réveillé par le bruit de la platine, se redressa et mit l'importun en fuite par un sourd rugissement ; puis il se rendormit tranquillement. Ce pays étant d'une richesse extraordinaire en gibier, offre à ces carnassiers des proies assez nombreuses pour que, dans la journée, ils soient toujours rassasiés et par suite peu redoutables. Toutefois je renonçai à la poursuite de l'antilope blessée, afin de rentrer au camp avant la nuit.

18 octobre. — Du mto Mwala à Ikungu Kuikuru, huit heures.

De bon matin nous sommes déjà en marche à travers la plaine d'Ibembélé, couverte de broussailles de migongwas. Le Mwala, qui descend de la chaîne de collines située au Sud, n'a pas de lit bien déterminé nous traversons successivement, dans la broussaille de palmiers dont je viens de parler, un certain nombre de fossés par lesquels ses eaux s'écoulent.

Dans les acacias erre une troupe de girafes ; elles nous regardent par-dessus les feuillages peu élevés des arbres, mais il est difficile d'en tirer une, car leur corps est abrité, et en cas de réussite il en résulterait un long retard. Après une marche de trois heures et demie vers le Sud-Sud-Ouest, nous retrouvons la grande route que nous avons quittée hier; peu auparavant nous avons traversé pendant une heure une plaine entièrement nue, couverte d'herbes et offrant de nombreuses traces de gibier, surtout de buffles. Comme cette plaine est souvent couverte par les inondations, c'est là sans doute la raison pour laquelle les caravanes se détournent vers le Sud, où le terrain est plus élevé.

Lorsque nous nous retrouvons dans la broussaille, notre guide nous déclare qu'il ne peut nous accompagner plus loin, les gens d'Ikundu en voulant aux sujets de Mintinginia. La route était du reste très facile à trouver, puisqu'il n'y avait qu'à suivre le sentier jusqu'à sa bifurcation ; là il fallait prendre au Sud.

Nous le quittons et poursuivons notre voyage. Le pays devient aussitôt onduleux ; par endroits la broussaille y est abattue, en rue de la culture ; à dix heures et demie nous atteignons le premier tembé de l'lkungu ; c'est un misérable village où nous trouvons peu d'eau et peu de vivres. Après une nouvelle marche de deux heures à travers des champs de sorgho dépouillés de leur récolte et où ne sont restés que des baobabs, nous atteignons un grand village palissadé, situé sur une légère éminence ; c'est l'lkuru. Dans un pli du terrain se trouvent des sources nombreuses dont l'eau blanchâtre sert à abreuver les troupeaux de bœufs et de chèvres. Dans ce but on a construit en argile de grandes rigoles longues de plusieurs mètres et larges d'un demi- mètre, que l'on remplit de l'eau puisée à la fontaine. Les possesseurs de troupeaux moins importants ou de quelques chèvres se contentent d'un petit carré en planches long d'un demi- mètre, et rendu étanche avec de l'argile.

On nous dit que Stanley est campé aujourd'hui dans l'autre Ikuru (autre capitale). Certains mtémis en ont plusieurs ; celui de Uyui se vante d'en posséder quatre. Nous continuons donc notre marche en longeant le pied des collines que nous avons depuis hier à notre droite ; nous traversons les lits sablonneux de quelques ruisseaux qui en descendent et qui sont maintenant à sec, et nous atteignons au bout d'une heure et demie le camp de Stanley. Il est situé non loin de l'endroit où nous campions l'année dernière à la fin d'octobre, à trois cents pas environ au Nord-Est d'un grand tembé construit irrégulièrement, et par suite difficile à défendre. Une haie d'euphorbe pourrait certainement le protéger, mais maintenant cette haie est partout entamée et il s'y trouve des brèches larges de cinquante mètres. Près du village on a laissé debout quelques palmiers, destinés à signaler l'endroit. L'eau est abondante et plusieurs petites mares épargnent la peine de creuser des bassins. Quelques-unes sont réservées pour les lavages.

L'année dernière j'étais venu d'Ikungu à Uyui, en traversant à l'Ouest la chaîne de collines dont j'ai parlé. Le chemin jusqu'à Uyui est mauvais ; il comporte environ vingt-cinq heures de marche jusqu'au péro (la frontière), et pendant ces vingt-cinq heures on n'est pas sûr de rencontrer une seule fois de l'eau. Dans le lit d'un ruisseau qui forme sans doute le cours supérieur du Mwala, à neuf heures d'Ikungu, se trouvent beaucoup de grandes et profondes mares d'eau potable, remplies de petits poissons. Quand nous partîmes de cet endroit à midi, nous pensions trouver de l'eau plus loin le lendemain, mais toutes les sources étaient tarées ; il nous fallut repartir le soir même et, après avoir marché toute la nuit, nous n'atteignîmes les premières sources d'Uyui que vers quatre heures du matin. Beaucoup de porteurs n'arrivèrent que le soir.

Nous trouvons à Ikungu une bande de Tipo-Tiqs qui nous donnent des nouvelles très suspectes des événements arrivés sur la côte. Buschiri, battu à Bagamoyo, serait victorieux à Mpuapua et ailleurs, et autres racontars semblables. Mais il est impossible de contrôler leurs dires.

Ikungu est bien peuplé; les tembés ne sont pas très nombreux, mais chacun d'eux est grand et plein d'habitants. C'est une race industrielle ; ils sont tous commerçants ou chasseurs ; voyageant eux-mêmes beaucoup, ils sont affables pour les étrangers. Nous apprîmes bientôt la cause de l'animosité contre Mintinginia. Les Masaï, ses alliés, ont emmené dernièrement une grande partie des troupeaux de bœufs d'Ikungu. A vrai dire, Mintinginia n'y peut rien, car ce n'étaient pas ses Masaï, mais ceux d'une autre tribu ; toutefois on l'en rend responsable.

Le soir, M. Stanley nous envoie un bœuf. Le troupeau qu'il a pris dans le Néra est déjà quelque peu réduit, mais il suffira bien pour atteindre la côte. Cette attaque des habitants de Néra a été un heureux incident, qui a considérablement simplifié la question des vivres. Nous allons faire visite à Stanley, qui se montre envers nous très prévenant et d'une charmante humeur. Le docteur Emin-Pacha est plongé dans ses observations scientifiques et dans ses collections. C'est un homme très simple, ne vivant plus que pour la science, ayant une tendance d'esprit un peu orientale, très grand linguiste, foncièrement différent de Stanley, dont le caractère est si énergique.